

Peppin fut d'être étouffé, pour ainsi dire, entre ces deux noms gigantesques; s'il n'eût point eu un tel père et un tel fils, ce chef de la seconde dynastie des rois franks figurerait parmi les plus grands hommes du moyen âge.

## II

Après les funérailles de Peppin, chacun des deux rois, accompagné de ses leudes, « s'en alla vers le siège particulier de son royaume », savoir : Karle, à Noyon, et Karloman, à Soissons; et, le même jour, 7 octobre, « ils furent élevés au trône dans ces deux cités par le consentement des grands et la consécration des évêques ». Le plus jeune, Karloman, était âgé de dix-sept à dix-huit ans; l'aîné, né dans le courant de 742, avait plus de vingt-six ans. On ne sait presque rien de son enfance, ni de sa première jeunesse; mais sans doute, dans cette rude guerre d'Aquitaine, où l'héritier des Peppin avait partagé les travaux et les exploits de son père, quelque chose de l'avenir du grand Karle s'était déjà révélé aux Franks.

Le début de son règne annonça ce qu'on devait attendre de lui en fait d'intelligence sociale et de vigueur politique et militaire. Il commença par présider, probablement à Rouen, le concile de mars 769, et par y promulguer un capitulaire qui renouvelait les canons du premier concile de Germanie, en 742, contre les prêtres chasseurs et guerriers, et touchant la hiérarchie cléricale et la bonne administration des diocèses. Après le concile, il présida le mal national, invita son frère à s'unir à lui pour la défense commune, et se dirigea rapidement vers la Loire. Une agitation menaçante se manifestait au midi de ce fleuve. A la nouvelle de la mort de Waïfer et de Peppin, « un certain Hunald, disent les *Annales* d'Éginhard, prétendit à régner (*regnum affectans*) ». C'était apparemment le vieux prince rentré dans la vie privée depuis vingt-quatre ans, qui repa-



raissait pour tenter de venger sa race. Une multitude de Wascons et d'Aquitains accoururent à l'appel de Hunald.

Karle se mit en marche avec les leudes qu'il avait sous la main, sans attendre les masses austro-germaniques, et entraîna son frère en Aquitaine. Karloman, jaloux de son aîné, se brouilla, chemin faisant, avec Karle, l'abandonna et retourna en France; Karle poursuivit sa route vers Angoulême et Périgueux, « dissipa, avec un petit nombre de Franks, les projets de Hunald », se fit livrer le rebelle, et, afin de tenir en respect, l'Aquitaine et la Wasconie, bâtit, sur une montagne dominant les vallées de la Dordogne et de la Gironde, une forteresse appelée le Château-frank (*Castrum francicum*), aujourd'hui Fronsac.

Une guerre civile faillit suivre le retour de Karle dans le Nord. La désertion de Karloman donnait de trop justes griefs au roi d'Austrasie, et le jeune roi de Bourgondie était poussé, de son côté, par les mauvais conseils de ses flatteurs, qui lui représentaient son lot comme inférieur à celui de son frère. L'intervention de Bertrade, mère des deux rois, empêcha cette mésintelligence d'aller jusqu'aux dernières extrémités. Cette reine s'était « consacrée à Dieu » depuis la mort de son mari, sans renoncer à se mêler des affaires de ce monde; elle exerçait au contraire une influence politique très active. Après avoir réconcilié ses fils, elle entreprit de terminer la querelle toujours renaissante de la papauté et des Franks contre les Langobards, et se rendit en Italie, afin de négocier en personne avec le roi Didier (Desiderius) le mariage de sa fille et de Karle. Cette union s'accomplit en effet, malgré la vive opposition et la fulminante colère du pape Étienne III; mais Karle, qui avait répudié sa première femme, franke d'origine, pour épouser la princesse lombarde, ne tarda pas à se dégoûter de cette dernière, parce qu'elle ne lui donnait pas d'enfant, et il la répudia à son tour, pour prendre une troisième épouse, la belle Hildegarde, fille d'un chef suève ou alleman.

Karloman était mort le 4 décembre 771, dans sa métairie de la

forêt de Samouci-en-Laonnois, laissant deux fils au berceau : Karle accourut aussitôt à la *villa* de Corbeni, sur les confins du Laonnois et du Rémois, et là, les principaux personnages ecclésiastiques et laïques du royaume de Karloman, entre autres l'archi-chapelain Fulrad, abbé de Saint-Denis, « l'oignirent roi sur eux ». La veuve de Karloman s'enfuit avec ses deux enfants auprès du roi des Lombards : fuite inutile, dit la chronique : Karle n'en voulait pas à la vie de ses neveux, mais au sceptre qu'avait porté leur père, et, fort de l'adhésion nationale, il avait saisi ce sceptre d'une main trop puissante pour craindre qu'on tentât de le lui arracher. A mesure que les Franks redevenaient une nation essentiellement conquérante, une armée plutôt qu'une nation, ils tenaient moins de compte des droits héréditaires des enfants des rois, et n'admettaient plus de partage qu'entre princes capables de les conduire immédiatement à la victoire.

Le fils aîné de Peppin touchait à sa trentième année, au moment (772) où il se vit seul maître du plus vaste empire qu'eût encore possédé un chef germain. A l'intérieur de la Gaule, l'œuvre de l'épée était terminée : tout reconnaissait l'autorité carolingienne; mais cette unité politique, si péniblement conquise et maintenue, n'avait pas mis fin au désordre immense, universel, qui était depuis si longtemps l'état habituel de l'Occident : la force prédominait presque toujours sur le droit dans les relations des hommes entre eux; l'état des personnes et des propriétés, surtout dans les classes inférieures, était sans cesse précaire et sans cesse menacé; les seigneurs agissaient en despotes sur leurs terres, et les comtes royaux violaient continuellement les lois qu'ils étaient chargés d'exécuter; l'Église elle-même n'était guère mieux réglée, et la réforme ecclésiastique de Peppin et de saint Boniface n'avait eu qu'un résultat bien incomplet. Les évêques qui rédigeaient les capitulaires étaient les premiers à les enfreindre; ils continuaient de surpasser en faste les grands laïques, aux dépens de leurs clercs réduits à l'indigence, de courir



les bois avec des chiens et des faucons, et de mener leurs hommes à la guerre, afin de ne point passer pour gens inutiles aux yeux des guerriers et de ne point donner prétexte à l'invasion des biens d'Église.

Cette société ne comprenait l'ordre que dans les camps : elle ressemblait à une armée, qui, livrée à une licence effrénée lorsque la paix la dissémine par le pays, retrouve sa discipline quand la guerre la rappelle sous les drapeaux. Les Carolingiens étaient condamnés à toujours combattre et à toujours vaincre pour continuer de régner : la grandeur de Charlemagne fut de chercher dans la victoire autre chose que la victoire même, et de tenter la réforme intérieure à la faveur des triomphes remportés sur l'étranger.

Le roi des Franks avait besoin d'une guerre heureuse pour inaugurer son règne : il hésita peut-être un instant, mais ce fut l'hésitation de l'aigle qui se balance sur ses ailes robustes pour choisir sa proie. Au sud-ouest de son royaume, les Arabes, encore agités par les discordes qui avaient suivi l'établissement d'un prince omniade à Cordoue, ne songeaient pas à inquiéter les frontières frankes. Au sud-est, les Langobards montraient des dispositions malveillantes : leur roi Désidérius, aigri par l'affront qu'avait reçu sa fille, tâchait de se servir de la veuve et des fils de Karloman, et pressait, priait, menaçait le pape Adrien, successeur d'Étienne III, afin qu'il consentît à sacrer rois des Franks les neveux de Karle; mais le pape refusait et tenait bon, malgré les courses des Langobards sur les terres de la « république romaine ». Quand même l'intérêt évident de la papauté n'eût point été de soutenir Karle, il entraînait dans les tendances de la politique papale de favoriser l'unité royale contre le système barbare des partages : la papauté considérait avec raison la royauté comme une fonction et non comme un héritage.

Il y avait donc un motif de guerre au delà des Alpes. Ce ne fut point toutefois vers le sud-est, mais vers le nord, que Karle tourna

d'abord les armes : il connaissait trop la Lombardie pour la craindre; les Franks avaient des adversaires plus dangereux que les Langobards! La situation de la Germanie était devenue très alarmante dans ces dernières années; tandis que les Franks consumaient l'assujettissement de la Gaule par la conquête de la Septimanie et de l'Aquitaine, leur domination avait recommencé à périliter au delà du Rhin, non plus, comme naguère, par des révoltes souabes ou bavaroises, qui n'étaient quasi que des guerres civiles depuis que le christianisme régnait dans ces contrées, mais par une puissante réaction païenne et saxonne. Le succès des prédications de Boniface et de ses compagnons avait fait espérer un instant la conversion de la Germanie entière; la France orientale, la Thuringe, l'Allemagne, la Bavière, la Frise même s'étaient laissés plus ou moins complètement conquérir à la foi; mais la prédication évangélique était venue expirer dans les *marches* saxonnnes. L'origine des Saxons, leurs affinités nationales, leur état politique, rendent raison de leur opiniâtre résistance à la religion et aux armes des Franks : la masse de leur population était beaucoup plus rapprochée que les autres Germains des Danois et des Scandinaves; ils avaient, dit-on, reçu directement les dogmes odiniques de la main des Ases, dans des temps inconnus : la religion d'Odin était aussi indigène chez eux qu'au fond des îles danoises ou de Norwège, et leurs communications avec les prêtres et les skaldes du Nord ravivaient continuellement leur enthousiasme pour les dieux de la Walhalla. Ce n'était pas seulement la religion des *Romains* qu'ils haïssaient chez les Franks : la différence des mœurs n'était pas moins profonde entre eux que celle des croyances; les Saxons étaient demeurés à l'état de tribu, pendant que le régime de l'association guerrière, de la *truste*, l'emportait chez les Franks et enfantait la royauté.

Les Saxons étaient divisés en trois fédérations : les Westfaliens à l'ouest, en deçà du Weser; les Angriens ou Nord-Liudes (nation du Nord), au nord, sur les deux rives du Bas-Elbe, et les Ostfaliens à